

Michel Audiard que la  
lui a imposé ; d'autre  
r que cette série noire  
s'ennuie, n'en est que  
ensions, il simule une  
avec Jacques Deray.  
voit alors débouler le  
réconcilier sa vedette  
si en tiendra pas rigu-  
r avec Jean-Paul Bel-  
de son univers, sans  
prête pas aux délires  
t des blagues énormes  
ux partageront encore  
niques.

#### « LA PLUS BELLE FILLE DU MONDE »

« J'étais tellement surpris par le succès de *L'Homme de Rio* que je me suis dit : je vais faire un film où le public en aura pour son argent. Mais là, j'ai exagéré. J'ai pris la plus belle fille du monde, l'acteur le plus charmeur et le plus dynamique dans une histoire pleine de gags, de cascades et d'aventures extravagantes. J'ai transporté le tout dans des lieux étonnants avec, en plus, des pirates chinois et un trafic d'opium. Bref, il y avait tout, et surtout trop. » On doit cette autocritique à Philippe de Broca, au sujet des *Tribulations d'un Chinois en Chine*, d'après l'œuvre éponyme de Jules Verne. Roman d'aventures, certes, le livre était avant tout une fable morale, à l'usage de ceux pour qui la vie ne mérite pas d'être vécue. L'argument : un homme qui n'a plus le goût de vivre demande à un tiers d'organiser sa propre mort. Hélas, à trop vouloir plaire au public, à exacerber le mythe d'un Jean-Paul Belmondo toujours plus téméraire et bondissant, on finit par perdre en saveur ce qu'on gagne en acrobaties.

N'ayant rien oublié des leçons du cascadeur Gil Delamare, qui l'accompagne de nouveau, Belmondo s'envole donc pour Hong Kong, la Malaisie et le Népal, avec la ferme intention de mettre tous ses dons sportifs au service de ce scénario débridé. Daniel Boulanger n'a pas trop cherché à fouiller la psychologie du héros Arthur Lempereur, milliardaire suicidaire qui remet son destin entre les mains du peu scrupuleux monsieur Goh, avant de changer d'avis en rencontrant une superbe strip-teaseuse. Le scénariste préfère se rappeler qu'en Extrême-Orient, il y a de vertigineux précipices à franchir au cœur d'immenses jungles ; qu'à Hong Kong, cité verticale, on peut se promener à des dizaines de mètres au-dessus du sol. Pour un scénariste, ce n'est pas bien compliqué de jouer, sur le papier, avec ces paramètres. Pour un réalisateur, c'est déjà moins simple. Quant au comédien-cascadeur, il va lui falloir un tonus et un courage exemplaires.

La presse française n'aura guère pu observer les exploits de Jean-Paul Belmondo sur le terrain, le prix du billet d'avion étant généralement dissuasif pour n'importe quelle rédaction. Ce sont donc essentiellement les acteurs de l'aventure qui témoigneront. Ainsi, Jean Rochefort, fidèle valet du héros suicidaire des *Tribulations*, sera lui aussi sommé de se soumettre aux caprices du script : « Un jour, nous étions, Jean-Paul et moi, accrochés sous un pont de lianes au Népal. Il y a eu un petit problème avec une poulie en aluminium. Nous sommes restés assez longtemps suspendus dans le vide, à quarante ou cinquante mètres. Il y avait du vent, il commençait à faire froid et Jean-Paul, qui

était très maigre à l'époque dans les côtes et le faisait énervé. Pour lui remonter un harnais au-dessus de l'épaule, il a gagné trente mille francs. Ça l'a tellement fait rire qu'il a dit : « C'est ça ! »

Même l'abondance de travail des *Tribulations* d'aujourd'hui ne peut pas rassasier un Belmondo qui ne cesse d'aller aux limites de ses capacités physiques, de se mettre à l'épreuve, d'une sorte de pari comparé à celui de l'acteur. Comment expliquer autre chose le comportement de l'hôtel Hilton, à Paris, où Philippe de Broca avait couché pendant toutes les trois minutes, ce qui ne devait descendre une vingtaine de mètres de bambous. Et quand je me suis retrouvé avec l'ami Gil Delamare, le patron de l'hôtel, il a dit en passant : « Alors, ça va ? » Et, à la fin, ça nous a énervés et on a cherché à se suicider sur le rebord de son balcon. Et, à ce haut, avec Gil, on l'a aperçu. « Revenez, revenez, je vous attends », dit-il. J'aurais suivi les yeux fermés.

Le problème c'est que l'on a tendance à oublier qu'ils étaient au-dessus de tout. Mais peut-on à la fois peaufiner son personnage et se préparer à

ons du cascadeur Gil Dela-  
 uveau, Belmondo s'envole  
 laisie et le Népal, avec la  
 ses dons sportifs au service  
 el Boulanger n'a pas trop  
 e du héros Arthur Lempe-  
 remet son destin entre les  
 sieur Goh, avant de chan-  
 superbe strip-teaseuse. Le  
 r'en Extrême-Orient, il y a  
 ichir au cœur d'immenses  
 verticale, on peut se pro-  
 au-dessus du sol. Pour un  
 mpliqué de jouer, sur le  
 ur un réalisateur, c'est déjà  
 ien-cascadeur, il va lui fal-  
 nplaires.

ère pu observer les exploits  
 terrain, le prix du billet  
 rasif pour n'importe quelle  
 itiellement les acteurs de  
 nsi, Jean Rochefort, fidèle  
*Tribulations*, sera lui aussi  
 rices du script : « Un jour,  
 accrochés sous un pont de  
 problème avec une poulie  
 estés assez longtemps sus-  
 ou cinquante mètres. Il y  
 aire froid et Jean-Paul, qui

était très maigre à l'époque, avait le harnais qui lui rentrait  
 dans les côtes et le faisait souffrir. Il était à la fois fâché et  
 énervé. Pour lui remonter le moral, accroché moi-même à  
 un harnais au-dessus de lui, je lui ai crié : "Pense que je  
 gagne trente mille francs de moins que ton imprésario !"   
 Ça l'a tellement fait rire qu'il en a oublié ses douleurs. »

Même l'abondance de cascades prévues par le plan de  
 travail des *Tribulations d'un Chinois en Chine* ne suffira pas  
 à rassasier un Belmondo totalement déchaîné. Il n'aura  
 de cesse d'aller aux limites extrêmes de ses capacités  
 physiques, de se mettre véritablement en danger, dans  
 une sorte de pari comparable à celui de son personnage.  
 Comment expliquer autrement le défi qu'il lance au direc-  
 teur de l'hôtel Hilton, haut de soixante-cinq étages ?  
 « Philippe de Broca avait décidé qu'il y aurait des cascades  
 toutes les trois minutes, confie Belmondo. Par exemple, je  
 devais descendre une vingtaine d'étages accroché à des  
 bambous. Et quand je m'entraînais à la barre fixe avec  
 l'ami Gil Delamare, le patron de l'hôtel avait l'habitude de  
 dire en passant : "Alors, ça va toujours, la gonflette ?" À la  
 fin, ça nous a énervés et on a parié mille dollars qu'on mar-  
 cherait sur le rebord de son toit. On a tenu parole. De là-  
 haut, avec Gil, on l'apercevait. Il était à genoux, répétant :  
 "Revenez, revenez, je vous en supplie !" Delamare, je  
 l'aurais suivi les yeux fermés jusqu'au bout du monde. »

Le problème c'est que les comédiens avaient tendance  
 à oublier qu'ils étaient aussi là pour jouer la comédie.  
 Mais peut-on à la fois peaufiner la psychologie de son per-  
 sonnage et se préparer à une scène où l'on se retrouve

dans le vide, retenu par un simple filin ? *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* ne sera guère qu'un catalogue de cascades réglées au millimètre, et d'agiles comédiens plus ou moins téléguidés. « C'est un cinéma spectaculaire, sans l'ombre d'une critique sociale, sans le moindre point de vue original et sans autre ambition que de distraire », constate la revue *Jeune cinéma*. Le public lui-même exprimera sa perplexité en ne lui réservant qu'un accueil honorable. Et ce, malgré la forte présence à l'écran, aux côtés de Jean-Paul, de la « plus belle fille du monde », slogan alors courant dans la presse internationale pour désigner Ursula Andress. Surtout depuis son apparition, trois ans plus tôt, vêtue d'une chemise moulant son corps mouillé dans *James Bond contre Docteur No*, de Terence Young, le tout premier épisode de la série la plus longue de l'histoire du cinéma. Le film voire la seule plastique de son héroïne auront séduit Philippe de Broca au point de la faire venir à grands frais d'Hollywood, lui offrant le rôle de la stripteaseuse Alexandrine, celle qui ressuscite le milliardaire déprimé. La superbe Suissesse est née à Berne en 1936. Après de brèves études, elle arrive à Paris pour tester ses facultés de comédienne. Mais c'est en Italie qu'elle trouve ses premiers emplois, sous la direction du bon faiseur Steno et sous le nom d'Ursula Andrews. Plus tard, elle épouse le comédien américain John Derek, et on lui prête entre-temps une liaison avec James Dean, qui n'aura sans doute été que platonique.

À l'époque, « la plus belle fille du monde » était aussi qualifiée de « plus bel animal », amalgame que le fémi-

nisme d'alors n'avait mé  
 « Ursula Andress, j'ai touj  
 de la surnommer "le plus  
 Gardner", confiait alors  
 Quand Terence Young  
 frappé chez elle – une fois  
 teau de fourrure –, c'est s  
 saine ! Elle a l'air, même à  
 de satin. » Britt Nini, la  
 décrit le mythe de manières  
 « En 1962, Marilyn Monro  
 en convalescence. Année  
 le star-system, où les m  
 échecs privés derrière les  
 des valeurs : la Beauté, m  
 remplir le vide d'une vie ;  
 privilégié des stars, puisqu'  
 les rêves des déesses qu'il  
 sourcer au soleil de la Mé  
 clivage entre l'univers froid  
 Nature protectrice. C'est à  
 vient : le cinéma a besoin  
 soit pas fragile et qui cond  
 toutes ces valeurs souterr  
 çant à sourdre un peu part

« J'ai toujours adoré rin  
 Belmondo m'a plus fait rin  
 plus tard Ursula Andress a  
 cela qu'il m'a séduite. Ave

n simple filin ? *Les Tribulations* a guère qu'un catalogue de cas-», et d'agiles comédiens plus ou un cinéma spectaculaire, sans iale, sans le moindre point de ambition que de distraire », *ma*. Le public lui-même expr- i réservant qu'un accueil hono- e présence à l'écran, aux côtés « belle fille du monde », slogan e internationale pour désigner epuis son apparition, trois ans ise moulant son corps mouillé *teur No*, de Terence Young, le série la plus longue de l'histoire . seule plastique de son héroïne broca au point de la faire venir l, lui offrant le rôle de la strip- e qui ressuscite le milliardaire esse est née à Berne en 1936. le arrive à Paris pour tester ses ais c'est en Italie qu'elle trouve s la direction du bon faiseur rsula Andrews. Plus tard, elle ain John Derek, et on lui prête ec James Dean, qui n'aura sans

lle fille du monde » était aussi mal », amalgame que le fémi-

« *La plus belle fille du monde* »

nisme d'alors n'avait même pas cru bon de fustiger : « Ursula Andress, j'ai toujours pensé qu'on avait eu raison de la surnommer "le plus bel animal du monde après Ava Gardner", confiait alors Sean Connery à *Cinéma*. Quand Terence Young nous a présentés, ce qui m'a frappé chez elle – une fois débarrassée de son lourd manteau de fourrure –, c'est sa beauté naturelle. Quelle fille saine ! Elle a l'air, même à la ville, faite de silex ambré et de satin. » Britt Nini, la biographe d'Ursula Andress, décrit le mythe de manière beaucoup plus sophistiquée : « En 1962, Marilyn Monroe se suicide, Brigitte Bardot est en convalescence. Année particulièrement sombre pour le star-system, où les masques tombent, révélant les échecs privés derrière les sourires radieux. C'est la crise des valeurs : la Beauté, même sublime, ne suffit plus à remplir le vide d'une vie ; le cinéma n'est plus le domaine privilégié des stars, puisqu'il s'avère incapable d'alimenter les rêves des déesses qu'il nourrit. Brigitte s'en va se ressourcer au soleil de la Méditerranée : elle opère ainsi un clivage entre l'univers froid et artificiel de la pellicule et la Nature protectrice. C'est à ce moment-là qu'Ursula intervient : le cinéma a besoin d'une figure de proue qui ne soit pas fragile et qui condense dans son image de marque toutes ces valeurs souterraines, "écologiques", commençant à sourdre un peu partout en Occident. »

« J'ai toujours adoré rire, mais je crois que Jean-Paul Belmondo m'a plus fait rire que n'importe qui, racontera plus tard Ursula Andress au magazine *Photo*. C'est comme cela qu'il m'a séduite. Avec lui, j'ai connu la grande folie,

la passion. J'avais l'impression de vivre dans l'œil d'un cyclone qui attirait un ouragan. Sept ans de bonheur, de passions, de drames. » Elle était pourtant arrivée un peu hésitante sur le plateau de Philippe de Broca, se retrouvant pour la première fois au sein d'une équipe française. Un peu isolée aussi. Mais cette étrangère, cette star venue d'un autre monde, se verra invitée un beau soir par Jean-Paul Belmondo. L'ami Rochefort, présent à la table, témoigne du coup de foudre : « Dès les hors-d'œuvre, je n'existais plus ! » De cette liaison, qui aura d'importantes conséquences sur leur vie, naîtra d'abord le besoin d'en garder le secret. Peu après le tournage des *Tribulations d'un Chinois en Chine*, *Cinémonde* interroge Ursula sur sa vie privée et ses rapports avec son mari John Derek : « Je sais que, bien souvent, des milliers de kilomètres nous séparent. Cela a toujours été, car je suis une grande voyageuse. Je suis néanmoins persuadée que certaines séparations ne font que fortifier la vie d'un couple. Les retrouvailles sont merveilleuses. Depuis le démarrage des *Tribulations d'un Chinois en Chine*, j'ai pris l'avion plus d'une fois pour retrouver mon époux. Est-il besoin de préciser que je suis la femme d'un seul homme et que j'aime cet homme ? » mentira-t-elle.

Quelques numéros plus tard, alors qu'a débuté le Festival de Cannes, le même *Cinémonde* tente à son tour d'étouffer la rumeur d'une liaison : « Ursula et Belmondo, leur idylle est à l'eau ! » Officiellement, la belle Suissesse est à Cannes pour présenter le film de son mari, *No toys for Christmas*. En réalité, c'est pour y retrouver Jean-Paul Bel-

mondo, affirment les mar  
même qu'ils seront reçus  
Khan. Il est vrai que Jear  
pare au tournage, sur la  
son troisième Godard. Po  
il se repose sur la plage de  
enfants. Bien entendu, r  
rumeurs finiront par laiss  
sent de plus en plus déla  
avouera-t-elle. Au point  
squelette. Cette fille n'est  
ver une "aventure". Elle e  
publicité et une consolati  
qu'elle mène depuis dix  
elle est bourgeoisement  
engagera une procédure d

mondo

« La plus belle fille du monde »

sion de vivre dans l'œil d'un gan. Sept ans de bonheur, de était pourtant arrivée un peu Philippe de Broca, se retrouvait au sein d'une équipe française. Cette étrangère, cette star venue invitée un beau soir par Jean-Chefort, présent à la table, dit : « Dès les hors-d'œuvre, je raison, qui aura d'importantes maîtres d'abord le besoin d'en le tournage des *Tribulations du monde* interroge Ursula sur sa vie avec son mari John Derek : « Je milliers de kilomètres nous séparent car je suis une grande voyageuse persuadée que certaines séparations brisent la vie d'un couple. Les choses. Depuis le démarrage des *Chine*, j'ai pris l'avion plus souvent que mon époux. Est-il besoin de dire que d'un seul homme et que ça ne va-t-elle.

ard, alors qu'a débuté le Festival de *Cinémonde* tente à son tour de séduire Ursula : « Ursula et Belmondo, ensemble, c'est merveilleusement bien. Et puis, naturellement, la belle Suissesse a fait un film de son mari, *No toys for the boys* et y retrouver Jean-Paul Bel-

mondo, affirment les mauvaises langues. Certains jurent même qu'ils seront reçus à Cannes par la Bégum Aga Khan. Il est vrai que Jean-Paul n'est pas loin, qui se prépare au tournage, sur la Côte d'Azur et en Provence, de son troisième Godard. Pour l'instant, affirme le magazine, il se repose sur la plage de Porquerolles avec Élodie et les enfants. Bien entendu, toutes ces rumeurs et contre-rumeurs finiront par laisser place à l'évidence. Élodie se sent de plus en plus délaissée : « Oui, Bébel est envoûté, avouera-t-elle. Au point d'avoir changé : on dirait un squelette. Cette fille n'est venue en Europe que pour trouver une "aventure". Elle est venue chercher à la fois de la publicité et une consolation à la monotonie de la vie qu'elle mène depuis dix ans à Hollywood où, d'ailleurs, elle est bourgeoisement mariée. » Madame Belmondo engagera une procédure de divorce dès l'année suivante.

### PIERROT LE FOU

Le tandem Belmondo-Godard se reforme en 1965. « On peut dire que *Pierrot le Fou* n'est pas vraiment un film. C'est plutôt une tentative de cinéma. Et le cinéma, en faisant rendre gorge à la réalité, nous rappelle qu'il faut tenter de vivre. » Si ce texte de Jean-Luc Godard n'avait pas été publié dans *Les Cahiers du cinéma* après le tournage, il aurait pu lui servir d'introduction ou de note d'intention, tant il en éclaire le sens. Or, en ce mois de mai, tandis que l'équipe se met en place, Godard est loin de pouvoir en dire quoi que ce soit : « Deux jours avant de commencer, je n'avais jamais été aussi inquiet. Je n'avais rien, rien du tout. Enfin, j'avais un bouquin. Et un certain nombre de décors. Je savais que cela se passerait au bord de la mer. Tout a été tourné, disons, comme au temps de Mac Sennett. » Doit-on alors, encore une fois, parler de spontanéité, d'innocence, de cette fameuse « improvisation » qui continue de coller aux basques du réalisateur d'*À bout de souffle* ? Jean-Paul Belmondo, qui

connaît désormais bien son Godard, est beaucoup plus prudent : « J'ai retrouvé le même Godard. Pas de script. Pour la scène où je me peins la gueule, il me dit : "Prends le pinceau et puis peins-toi." On peut appeler ça de l'improvisation, et c'est ce qu'ont dû croire beaucoup de jeunes metteurs en scène après. En fait, il savait très bien ce qu'il faisait. Il avait toujours ses petits cahiers. *À bout de souffle* et *Pierrot le Fou*, ce sont des cadeaux formidables pour un acteur ! »

Jean-Luc Godard filme ici une tragédie. Celle de Ferdinand, jeune homme sans travail, qui, après une réception mondaine, réalise combien son existence est vaine. C'est alors qu'il retrouve Marianne, une jeune fille qu'il a aimée, laquelle lui avoue que son frère est un gangster, alors qu'elle-même est l'espionne d'une bande rivale. Après s'être débarrassés d'un cadavre encombrant, tous les deux partent dans le Midi. Marianne y est enlevée par un nain, qui assomme Ferdinand. Il part à sa recherche. C'est alors qu'il découvre que Marianne lui a menti : elle est la maîtresse d'un gangster. Il les tuera tous les deux, avant de se suicider.

Cette trame, vaguement inspirée d'un livre de Lionel White dont Godard possédait les droits cinéma, sera évidemment cannibalisée par le trio Karina-Belmondo-Godard qui fait donc, selon la formule du cinéaste, du « cinéma » avant de faire un « film ». Et si Mac Sennett tournait plus volontiers des farces rocambolesques que des films d'amour, l'état d'esprit des deux cinéastes est comparable. « Quand on voit des films anciens, fait

remarquer Godard, on n'avaient dans l'ennui. Sans était quelque chose de plus que nous restitue, par la grande noirceur de son sujet, Godard.

Étonnamment, l'air de fin s'accommode en même temps dont on peut aller chercher les protagonistes. Au moment de prendre vie, chacun d'eux est en rupture sentimentale. On voit Belmondo. Il en est de même Luc Godard, dont le couple à la marge, cet imbroglio sentimentale de Lionel White, le complot se déroule sous nos yeux, et Godard, fait donc « rendre »

Sur cette interdépendance *rot le Fou* le dernier grand plan aussi la fantaisie d'un ouvrage de séquences insolites. Le cinéaste Samuel Fuller, grand Raymond Devos vient Anna Karina ajoute, elle, une partie des plus célèbres dialogues au bord du Rhône : « Qu'est-ce que pas quoi faire »... et d'entre pousser la chansonnette d'

nondo

1 Godard, est beaucoup plus même Godard. Pas de script. s la gueule, il me dit : "Prends oi." On peut appeler ça de qu'ont dû croire beaucoup de rès. En fait, il savait très bien irs ses petits cahiers. *À bout de* ont des cadeaux formidables

i une tragédie. Celle de Ferdi-avail, qui, après une réception son existence est vaine. C'est nne, une jeune fille qu'il a ue son frère est un gangster, spionne d'une bande rivale. un cadavre encombrant, tous di. Marianne y est enlevée par linand. Il part à sa recherche. ue Marianne lui a menti : elle ter. Il les tuera tous les deux,

inspirée d'un livre de Lionel ait les droits cinéma, sera évi- r le trio Karina-Belmondo- n la formule du cinéaste, du in « film ». Et si Mac Sennett s farces rocambolesques que 'esprit des deux cinéastes est voit des films anciens, fait

### *Pierrot le Fou*

remarquer Godard, on n'a pas l'impression qu'ils travaillaient dans l'ennui. Sans doute parce que le cinéma était quelque chose de plus neuf. » C'est exactement cela que nous restitue, par la grâce de son tournage et malgré la noirceur de son sujet, le *Pierrot le Fou* de Jean-Luc Godard.

Étonnamment, l'air de fraîcheur qui souffle sur le film s'accommode en même temps d'une évidente crispation, dont on peut aller chercher l'origine dans le vécu des trois protagonistes. Au moment où *Pierrot le Fou* commence à prendre vie, chacun d'eux est en train d'expérimenter une rupture sentimentale. On vient de le voir pour Jean-Paul Belmondo. Il en est de même pour Anna Karina et Jean-Luc Godard, dont le couple est en crise. Loin d'être à la marge, cet imbroglio sentimental nourrit, bien plus que le texte de Lionel White, le corps même de la tragédie qui se déroule sous nos yeux, et illustre ce cinéma qui, selon Godard, fait donc « rendre gorge à la réalité ».

Sur cette interdépendance vécu-fiction, qui fait de *Pierrot le Fou* le dernier grand film romantique de Godard, plane aussi la fantaisie d'un cinéaste piquetant son ouvrage de séquences insolites ou franchement décalées. Le cinéaste Samuel Fuller, en *producer* américain, et le grand Raymond Devos viennent y faire un petit tour. Anna Karina ajoute, elle, un élément de plus à l'anthologie des plus célèbres dialogues godardiens, psalmodiant au bord du Rhône : « Qu'est-ce que je peux faire, j'sais pas quoi faire »... et d'entraîner Jean-Paul Belmondo à pousser la chansonnette dans le fameux duo écrit par

Cyrus Bassiak : « Ma ligne de chance, ta ligne de hanche. » Personne n'oubliera non plus, évidemment, le pathétique juron de Jean-Paul Belmondo, grimé comme un Indien sur le sentier de la guerre, la tête cerclée de bâtons de dynamite.

Godard terminera *Pierrot le Fou* juste à temps pour le présenter au Festival de Venise en septembre 1965, sous le titre provisoire – et heureusement abandonné – du *Démon de onze heures*. Au Lido, le film fera date : « Godard a secoué la torpeur du festival avec une œuvre étincelante », écrit le critique de *La Stampa*. Le mini-scandale provoqué par ce « démon » s'achèvera néanmoins par la reconnaissance de la critique internationale, qui lui décernera son Grand Prix. Un honneur qui ne troublera guère les censeurs français, interdisant dans la foulée *Pierrot le Fou* aux moins de dix-huit ans pour cause « d'anarchisme moral et intellectuel ». Ce classement dans l'enfer de l'exploitation est souvent fatal aux films d'auteur. Près d'un million et demi de cinéphiles braveront pourtant l'ukase de la commission de censure et, en 1979, *Pierrot le Fou* sera reconnu comme l'un des dix meilleurs films français de tous les temps par les membres de l'Académie des Césars, ceux-là mêmes que Jean-Luc Godard se plaît à désigner comme les « professionnels de la profession ».

Mais cette triple adhésion du public, de la critique et de la « profession » n'a pas toujours existé. Le front ne se soudera qu'au terme d'une assez longue bataille contre de farouches opposants au film. Ce qui amènera Louis Ara-

gon lui-même à prendre par les épaules les critiques *françaises* : « Qu'est-ce que tu fais avec cette injure ? » *Pierrot le Fou*, où le Sphinx américain la question : « Qu'est-ce que c'est que ça ? » une chose dont je suis sûr, ceci, devant moi qui m'en suis rendu compte, moins, comme un pilote d'avion, c'est que l'art, aujourd'hui, peut-être pourquoi ses films soulèvent l'injure et le mépris, ce qu'on n'oserait jamais dire dans la critique courante, on se permet de dépasser la critique, on s'en rend compte, ne sera pas le seul à assurer son rôle tenu par *L'Humanité*, *L'Express*, *Nouvelles littéraires*, *Combat*, etc. le quel Jean de Baroncelli se rend compte de la situation : « Comme d'autres dans la musique, la peinture, Godard. Il le secoue, il le bouscule, il le tire, il le pousse, il le tire des ornières où paresse de le pousser en avant sur d'autres, il l'a accompli à sa manière son rôle ».

C'est l'apothéose de Belmondo-Godard. Celui-ci, enthousiaste sur son comédien, se rend compte de *Pierrot le Fou* : « Belmondo, au futur cinéaste Pascal Thi-

la chance, ta ligne de hanche. »  
 us, évidemment, le pathétique  
 do, grimé comme un Indien  
 la tête cerclée de bâtons de

*Pierrot le Fou* juste à temps pour le  
 nise en septembre 1965, sous  
 reusement abandonné – du  
 o, le film fera date : « Godard  
 ival avec une œuvre étince-  
*La Stampa*. Le mini-scandale  
 s'achèvera néanmoins par la  
 : internationale, qui lui décer-  
 neur qui ne troublera guère  
 isant dans la foulée *Pierrot le*  
 is pour cause « d'anarchisme  
 classement dans l'enfer de  
 tal aux films d'auteur. Près  
 néphiles braveront pourtant  
 censure et, en 1979, *Pierrot le*  
 des dix meilleurs films fran-  
 membres de l'Académie des  
 Jean-Luc Godard se plaît à  
 onnels de la profession ».

du public, de la critique et  
 ujours existé. Le front ne se  
 ez longue bataille contre de  
 Ce qui amènera Louis Ara-

gon lui-même à prendre parti dans son journal *Les Lettres françaises* : « Qu'est-ce que l'art ? se demande le poète. Je suis aux prises avec cette interrogation depuis que j'ai vu *Pierrot le Fou*, où le Sphinx Belmondo pose à un *producer* américain la question : "Qu'est-ce que le cinéma ?" Il y a une chose dont je suis sûr, aussi puis-je commencer tout ceci, devant moi qui m'effraie, par une assertion, au moins, comme un pilotis solide au milieu des marais : c'est que l'art, aujourd'hui, c'est Jean-Luc Godard. C'est peut-être pourquoi ses films, et particulièrement ce film, soulèvent l'injure et le mépris, et l'on se permet avec eux ce qu'on n'oserait jamais dire d'une production commerciale courante, on se permet avec leur auteur les mots qui dépassent la critique, on s'en prend à l'homme. » Aragon ne sera pas le seul à assurer la défense du cinéaste, soutenu par *L'Humanité*, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Les Nouvelles littéraires*, *Combat* ou encore *Le Monde*, dans lequel Jean de Baroncelli se départit de sa prudence habituelle : « Comme d'autres le font avec la littérature, la musique, la peinture, Godard s'empigne avec le cinéma. Il le secoue, il le bouscule, il le malmène ; il s'efforce de le tirer des ornières où paresseusement il s'enfonce, il essaie de le pousser en avant sur des chemins nouveaux ; bref, il accomplit à sa manière son devoir de créateur. »

C'est l'apothéose de la légendaire collaboration Belmondo-Godard. Celui-ci n'avait jamais été plus enthousiaste sur son comédien-fétiche qu'au moment de *Pierrot le Fou* : « Belmondo, c'est un acteur, confiait-il au futur cinéaste Pascal Thomas. Un acteur que j'aime.

Fernandel est un acteur que je n'aime pas. Belmondo sait marcher et courir. Dans *À bout de souffle* et *Pierrot le Fou*, il a besoin de marcher et de courir. Une oxygénation nécessaire. Il rend intéressants les choses, les immeubles, les gens devant lesquels il passe. Il ajoute une dimension à un trottoir des Champs-Élysées, par exemple. Je me demande si Fernandel court ou a couru au cinéma. Jean-Paul Belmondo, c'est quelqu'un d'adaptable, adaptable non seulement aux situations, aux événements, mais aussi aux objets. Lorsqu'il pénètre dans une pièce, on sent qu'il a déjà placé, jaugé chaque objet, qu'il a prévu l'utilisation de chaque bibelot, la manière de se mouvoir entre les meubles sans se cogner, sans se gêner. Non seulement il s'inscrit dans un décor, mais il s'y organise, sans jamais être ridicule. Belmondo n'est jamais ridicule. Et c'est dur de lire un texte d'Élie Faure sur Velasquez dans une baignoire quand on a une tête de boxeur. Belmondo n'est jamais déplacé, que ce soit dans une boîte de nuit, au cours d'une réception, dans une baignoire, en chaussettes, dans une salle de bains, en voiture, à bicyclette, dans une chambre. Chaque fois, il donne l'impression de n'avoir vécu que dans ces différents endroits et depuis longtemps. Il sent son corps, il vit son corps mais ne l'interroge pas. [...] La voix aussi est particulière. On ne sait pas très bien d'où elle sort. Du nez ? du larynx ? des tripes ? ou des trois à la fois ? Celle de Fernandel a l'air de sortir d'un micro. Jean-Paul Belmondo est un des rares acteurs qui sachent mourir. Bogart savait. Belmondo sait. André Bazin écrivait que, dès que la tête de Bogart apparaissait,

le spectateur sentait la présence. Avec Belmondo, c'est un peu d'un sens un peu plus romanesque, plus juvénile, un peu plus immature, c'est de façon anarchique que Fernandel est mort dans

Qui aurait cru que, quinze ans après, la mort de Belmondo, aussi vaine que française, Belmondo ? *Le Matin de Paris* a publié un projet avorté sur Jean-Paul Belmondo. Je n'ai pas voulu publier son autobiographie [à côté de moi] mais il a refusé de parler avec moi] mais il a refusé de publier le bouquin de Mesrine. Je n'ai pas plus peur de moi que de M. Jean-Luc Godard ajouta qu'il n'avait pas interprété l'interprétation du *Stavisky* dans lequel il aurait mieux valu prendre les meilleurs films que Belmondo

« Dans l'interview qu'il vint à Paris sitôt le comédien *via* un journaliste. M. Jean-Luc Godard proposa de faire des plus fantaisistes des deux côtés. Lui. Lorsque, il y a un an, il vint à Paris rencontrer, c'était pour me parler de son roman *Bugsy Siegel*. Tout en parlant, il m'a demandé si j'avais accepté de faire le cinématographique de *L'Inferno*. Je n'ai pas confirmé. Il s'est proposé de faire un film justifiant le vif intérêt qu'il p

Je ne l'aime pas. Belmondo sait  
*bout de souffle* et *Pierrot le Fou*, il  
 court. Une oxygénation néces-  
 saires, les immeubles, les  
 se. Il ajoute une dimension à un  
 sées, par exemple. Je me  
 rt ou a couru au cinéma. Jean-  
 lqu'un d'adaptable, adaptable  
 ns, aux événements, mais aussi  
 re dans une pièce, on sent qu'il  
 objet, qu'il a prévu l'utilisation  
 nière de se mouvoir entre les  
 ns se gêner. Non seulement il  
 ais il s'y organise, sans jamais  
 est jamais ridicule. Et c'est dur  
 e sur Velasquez dans une bai-  
 te de boxeur. Belmondo n'est  
 it dans une boîte de nuit, au  
 ; une baignoire, en chaussettes,  
 voiture, à bicyclette, dans une  
 donne l'impression de n'avoir  
 s endroits et depuis longtemps.  
 corps mais ne l'interroge pas.  
 ulière. On ne sait pas très bien  
 larynx ? des tripes ? ou des  
 ernandel a l'air de sortir d'un  
 o est un des rares acteurs qui  
 avait. Belmondo sait. André  
 la tête de Bogart apparaissait,

le spectateur sentait la présence de la violence, de la mort.  
 Avec Belmondo, c'est un peu la même chose, mais chargé  
 d'un sens un peu plus romantique, avec un côté un peu  
 plus juvénile, un peu plus insouciant : quand Belmondo  
 meurt, c'est de façon anarchique, par maladresse. Est-ce  
 que Fernandel est mort dans un film ? »

Qui aurait cru que, quinze ans plus tard, une vive polé-  
 mique, aussi vaine que fratricide, opposerait Godard à  
 Belmondo ? *Le Matin de Paris* interrogeait le cinéaste au  
 sujet d'un projet avorté sur Jacques Mesrine, qui venait de  
 publier son autobiographie : « Je lui ai proposé [de tour-  
 ner avec moi] mais il a refusé. Je voulais tourner avec lui  
 le bouquin de Mesrine. Je crois que Belmondo a encore  
 plus peur de moi que de Mesrine. » Pour corser le tout,  
 Jean-Luc Godard ajouta quelques gentilleses sur son  
 interprétation du *Stavisky* d'Alain Resnais, clamant qu'il  
 aurait mieux valu prendre Alain Delon, qui « fait de  
 meilleurs films que Belmondo ».

« Dans l'interview qu'il vous a accordée, répliqua aus-  
 sitôt le comédien *via* un droit de réponse au *Matin*,  
 M. Jean-Luc Godard propose à vos lecteurs une relation  
 des plus fantaisistes des deux entretiens que j'ai eus avec  
 lui. Lorsque, il y a un an, M. Godard a demandé à me  
 rencontrer, c'était pour me proposer un film tiré du  
 roman *Bugsy Siegel*. Tout en me parlant de son projet, il  
 m'a demandé si j'avais acquis les droits d'adaptation  
 cinématographique de *L'Instinct de mort*, ce que je lui ai  
 confirmé. Il s'est proposé d'en être le metteur en scène,  
 justifiant le vif intérêt qu'il portait au sujet... Je n'ai jamais

demandé à M. Godard, ni d'ailleurs à aucun metteur en scène, s'il savait faire du cinéma. J'ai seulement voulu m'assurer qu'il était bien dans ses intentions de réaliser un film le plus fidèle possible à l'esprit du livre, et non une expérience de laboratoire. "S'il s'agit d'un film dans le style *Pierrot le Fou*, lui ai-je dit pour résumer ma pensée, je suis partant." Or, ce que voulait M. Godard, c'était un film sur les raisons qui m'avaient poussé à vouloir le faire. Son intention était que j'interprète le rôle d'un acteur désirant jouer le rôle de Mesrine, lui se réservant probablement le rôle du metteur en scène, ou peut-être même du héros. Ses explications m'avaient semblé confuses, incohérentes même. Bref, M. Godard tournait autour du pot car, effectivement, il avait peur du sujet. De là à prétendre que j'aurais moi-même peur de Godard, cela ne prête qu'à sourire. [...] Décidément, celui que j'ai vu et qui se fait appeler Godard, avec ses mensonges et ses petits trucs, n'a rien à voir avec l'auteur d'*À bout de souffle*, de *Bande à part* ou de *Pierrot le Fou*. Le Godard des années 1960 est mort à jamais. »

Quinze ans avaient passé. Quinze longues années, durant lesquelles leurs routes avaient sensiblement divergé. En 1980, Jean-Luc Godard sortait *Sauve qui peut (la vie)* ; Jean-Paul Belmondo allait tourner *Le Professionnel*. Un monde les séparait.

## DIVORCE E

Le Pierrot de l'artisan dans la masse d'une super réalisateur de *La Bataille* pour faire un cinéma au employeur un peu mieux ambitieux *Paris brûle-t-il* dique de jeune chef de l'intéressant, mais il est dil stars, engagées pour d' noir et blanc de la Libération jeune gaulliste Chaban communiste Rol Tanguy Perkins en sergent ; Gerreste sourd aux ordres de ton ; Leslie Caron en épouse en consul négociateur s Leclerc ; Glenn Ford et cains ; Charles Boyer ser

Belmondo

ni d'ailleurs à aucun metteur en scène du cinéma. J'ai seulement voulu dans ses intentions de réaliser un film à l'esprit du livre, et non une œuvre. "S'il s'agit d'un film dans le genre, j'ai dit pour résumer ma pensée, je ne voulais pas M. Godard, c'était un autre qui avait poussé à vouloir le faire. Il avait interprété le rôle d'un acteur désinvolte, lui se réservant probablement une place en scène, ou peut-être même du rôle principal. Ils n'avaient semblé confuses, incohérentes. Godard tournait autour du pot par la peur du sujet. De là à prétendre que le rôle de Godard, cela ne prête à discussion, celui que j'ai vu et qui se caractérise par ses mensonges et ses petits trucs, c'est l'auteur d'*À bout de souffle*, de *Le coupé*, de *Le Fou*. Le Godard des années

passées. Quinze longues années, mais ils n'avaient sensiblement divergé. Il avait sorti *Sauve qui peut (la vie)* ; il avait tourné *Le Professionnel*. Un

## DIVORCE ET CONTRE-EMPLOIS

Le Pierrot de l'artisan Godard se retrouve bientôt noyé dans la masse d'une superproduction de René Clément, le réalisateur de *La Bataille du rail* et de *Jeux interdits*, réputé pour faire un cinéma au cordeau. On aurait aimé qu'il sût employer un peu mieux Jean-Paul Belmondo dans son ambitieux *Paris brûle-t-il ?* Non que son personnage épisodique de jeune chef de la Résistance soit totalement inintéressant, mais il est dilué au milieu d'un tourbillon de stars, engagées pour dynamiser cette reconstitution en noir et blanc de la Libération de Paris : Alain Delon en jeune gaulliste Chaban-Delmas s'opposant au colonel communiste Rol Tanguy, alias Bruno Cremer ; Anthony Perkins en sergent ; Gert Froebe en général allemand qui reste sourd aux ordres du Führer ; Kirk Douglas en Patton ; Leslie Caron en épouse de Chaban ; Orson Welles en consul négociateur suédois ; Claude Rich en général Leclerc ; Glenn Ford et Robert Stack en généraux américains ; Charles Boyer sera Edgar Pisani et Simone Signoret,

patronne de bistrot... sans oublier Yves Montand, Pierre Vaneck, Jean-Pierre Cassel, Claude Dauphin, George Chakiris, etc. Et Paris lui-même, star parmi les stars, exhibant ses alignements haussmanniens et ses rues évacuées à la manière d'un studio aseptisé. Ce n'est pas exactement d'une souris qu'accouchera cette montagne au budget de plusieurs milliards d'anciens francs, mais d'une vaste coquille, propre et vide, à laquelle les plus grands champions du box-office ne parviennent pas à donner vie. Même l'impétueux Jean-Paul Belmondo a l'air aussi égaré que ses partenaires dans ce film bien tiède, malgré son titre. Ce qui fera dire très justement à *L'Express* : « Tout est vrai ici, mais il manque l'essentiel : cette bouffée d'émotion, cette allégresse fantastique d'amoureux comblés, ce grand chavirement des cœurs qui nous fit rire et pleurer en pleine rue en ces jours d'août 1944. »

Cinq millions de curieux rempliront pourtant les salles à sa sortie. En outre, *Paris brûle-t-il ?* aura au moins le mérite de faire la transition entre 1965 et 1966, année que Belmondo réservera essentiellement à Jean Becker et à Louis Malle – avec en prime une petite participation en légionnaire très *frenchie*, dans *Casino Royale*, un James Bond parodique emmené par David Niven et le charme d'Ursula Andress. Mais avant de s'envoler pour Tahiti avec Becker, Jean-Paul tient à passer Noël avec femme et enfants : a-t-il une pensée pour Ursula, en choisissant la Suisse pour leurs sports d'hiver ? À l'hôtel Silvretta de Klosters, on s'habille pour le dîner et on n'étale pas ses états d'âme en public. C'est donc la trêve des confiseurs :

le couple Belmondo se c...  
trois ans, Florence, six an...  
éducation restera pour Élo...  
valable de se revoir par la s...

Pendant ce temps, aux r...  
rir sur l'avenir du couple...  
l'avenir professionnel de B...  
« ne plus tourner systéma...  
copains » et de « passer au...  
fait un peu trop le cascadeu...  
ker à son scénario de *Tend*...  
psychologique du héros. D...  
en tête un remake des C...  
mondo en vedette. Les An...  
yeux doux. C'est malgré to...  
Becker qui l'emporte. Da...  
Antoine Maréchal, le pers...  
nin. Une petite frappe, dor...  
matiquement, mais dont...  
fatale. Jean-Paul Belmond...  
enfermer dans un person...  
ment envie de coller à u...  
puisse pleinement s'illustre...

« Je suis, vous le pense...  
mondo pour la troisième f...  
film, j'ai l'impression de dé...  
Je veux dire par là que le l...  
le Belmondo d'*Échappeme*...  
Belmondo comédien est s...

is oublier Yves Montand, Pierre  
ssel, Claude Dauphin, George  
même, star parmi les stars, exhi-  
ssmanniens et ses rues évacuées  
septisé. Ce n'est pas exactement  
ra cette montagne au budget de  
iens francs, mais d'une vaste  
laquelle les plus grands cham-  
parviennent pas à donner vie.  
aul Belmondo a l'air aussi égaré  
ce film bien tiède, malgré son  
istement à *L'Express* : « Tout est  
essentiel : cette bouffée d'émo-  
stique d'amoureux comblés, ce  
urs qui nous fit rire et pleurer  
août 1944. »

« rempliront pourtant les salles  
*brûle-t-il ?* aura au moins le  
entre 1965 et 1966, année que  
iellement à Jean Becker et à  
ne une petite participation en  
ans *Casino Royale*, un James  
ar David Niven et le charme  
ant de s'envoler pour Tahiti  
à passer Noël avec femme et  
our Ursula, en choisissant la  
river ? À l'hôtel Silvretta de  
e dîner et on n'étale pas ses  
donc la trêve des confiseurs :

le couple Belmondo se concentre sur les enfants, Paul, trois ans, Florence, six ans, et Patricia, douze ans. Leur éducation restera pour Élodie et Jean-Paul la seule raison valable de se revoir par la suite.

Pendant ce temps, aux rumeurs qui continuent de courir sur l'avenir du couple, s'ajoutent les spéculations sur l'avenir professionnel de Belmondo, lequel prévoirait de « ne plus tourner systématiquement dans les films de copains » et de « passer aux choses sérieuses après avoir fait un peu trop le cascadeur ». Il aurait renvoyé Jean Becker à son scénario de *Tendre voyou* pour cause de faiblesse psychologique du héros. De son côté, Philippe de Broca a en tête un remake des *Cinq sous de Lavarède* avec Belmondo en vedette. Les Américains lui font également les yeux doux. C'est malgré tout le projet du « copain » Jean Becker qui l'emporte. Dans *Tendre voyou*, Jean-Paul sera Antoine Maréchal, le personnage créé par Albert Simonin. Une petite frappe, dont les combines échouent systématiquement, mais dont la séduction demeure l'arme fatale. Jean-Paul Belmondo cherche à ne pas se laisser enfermer dans un personnage-type et, surtout, il a vraiment envie de coller à un emploi de composition, où puisse pleinement s'illustrer son goût pour la comédie.

« Je suis, vous le pensez bien, ravi de retrouver Belmondo pour la troisième fois, se réjouit Becker. À chaque film, j'ai l'impression de découvrir un comédien tout neuf. Je veux dire par là que le Belmondo de *La Rocca* n'est pas le Belmondo d'*Échappement libre* ni de *Tendre voyou*. Le Belmondo comédien est sans cesse "renouvelé", si je puis

dire. Il n'a pas une façon de soulever sa casquette et de dire "Bonjour, Madame", mais cent. Pour ma part, lorsque je dis "Moteur !", je me surprends à devenir spectateur. Que va-t-il faire ? Que va-t-il dire ? Lui seul le sait. Belmondo est un comédien-né. Jean Marais disait récemment de lui que c'était déjà un "monstre sacré". Je le crois volontiers. »

À l'issue du tournage, Becker ne tient plus tout à fait le même langage : « À la fin de *Tendre voyou*, on s'est un peu brouillés. C'était d'ailleurs moi qui étais fâché. Je n'aimais pas la manière dont Ursula Andress faisait pression sur lui. Elle voulait lui inculquer des notions de "starisation". Ce n'était pas son genre, à Jean-Paul ! Il savait qu'il était aimé du public, qu'il était très populaire, mais de là à se déplacer en Rolls ! Non, ce n'était pas lui, pas du tout ! À Tahiti, poussé par elle, il avait mis en cause mon travail, le cadrage de certaines scènes. Je me suis rebellé : "Puisque c'est comme ça, vous n'avez qu'à terminer tout seuls !" À la fin du tournage, Jean-Paul avait organisé une grande fiesta pour toute l'équipe. Je n'y suis pas allé et il m'en a beaucoup voulu. »

Les deux amis se réconcilieront deux ans plus tard, mais *Tendre voyou*, œuvre brouillonne, aura pâti de leurs discordes. Becker et Belmondo ne travailleront plus jamais ensemble. Mylène Demongeot, la jolie Muriel du film, préfère se souvenir des taquineries de Jean-Paul : « Il adorait le saucisson à l'ail... mais ce grand couillonaud ne pouvait pas s'empêcher de roter, exprès ! Il profitait des scènes de baisers pour me balancer ses relents au

visage... » Cet épisode par leurs relations : « Peu après Simenon, en 1999, je devais j'étais au bord de la dépression Théâtre des Variétés pour des mots qu'il faut pour moi. C'est sans pareille. Il cache souvent un masque de potache, de caractère.

Jean-Paul garde le souvenir de « Marielle et moi, on n'a fait un film, cela ne nous a pas enlevé un lot. Je crois que *Tendre voyou* avait cent mille spectateurs à Paris, ce qui est notre déception en arrivant à Paris entourés de vahinés fleuries. C'est une ville envahie de militaires qui font de la cité-garnison, genre Melun, ce qui est un nouveau grand succès pour moi. Je s'affirme.

De retour dans la métropole, les dialogues du court-métrage de l'époque, Godard avait dû écrire. Puis, il s'offre une petite foire de quelques kilomètres de Paris, une maison sur la rive de Seine : le Moulin de la Gauche ; c'est plutôt le temps de la jeunesse sans regret, il écrit à ses camarades et des acteurs : « Trop pris par

n de soulever sa casquette et de  
, mais cent. Pour ma part, lors-  
me surprends à devenir specta-  
que va-t-il dire ? Lui seul le sait.  
en-né. Jean Marais disait récem-  
jà un "monstre sacré". Je le crois

Becker ne tient plus tout à fait le  
de *Tendre voyou*, on s'est un peu  
moi qui étais fâché. Je n'aimais  
la Andress faisait pression sur  
uer des notions de "starisation".  
à Jean-Paul ! Il savait qu'il était  
très populaire, mais de là à se  
e n'était pas lui, pas du tout ! À  
vait mis en cause mon travail, le  
s. Je me suis rebellé : "Puisque  
ez qu'à terminer tout seuls !" À  
Paul avait organisé une grande  
Je n'y suis pas allé et il m'en a

ncilieront deux ans plus tard,  
rouillonne, aura pâti de leurs  
mondo ne travailleront plus  
Demongeot, la jolie Muriel du  
s taquineries de Jean-Paul : « Il  
mais ce grand couillonaud ne  
roter, exprès ! Il profitait des  
ne balancer ses relents au

visage... » Cet épisode parfumé ne nuira nullement à leurs relations : « Peu après la mort de mon mari Marc Simenon, en 1999, je devais jouer du Beckett, alors que j'étais au bord de la dépression. Jean-Paul nous a prêté son Théâtre des Variétés pour les répétitions. Il a eu les mots qu'il faut pour moi. C'est un être d'une générosité sans pareille. Il cache souvent sa tendresse derrière un masque de potache, de carabin. Un sacré bonhomme ! »

Jean-Paul garde le souvenir d'un tournage hilarant : « Marielle et moi, on n'a fait que se marrer. Apparemment, cela ne nous a pas empêchés de faire du bon boulot. Je crois que *Tendre voyou* a été vu par plus de quatre cent mille spectateurs à Paris. Par contre, je n'ai pas oublié notre déception en arrivant de Paris. On se voyait déjà entourés de vahinés fleuries... À la place, on a trouvé une ville envahie de militaires qui ressemblait davantage à une cité-garnison, genre Melun, qu'à un paradis exotique. » Un nouveau grand succès public : le mythe Belmondo s'affirme.

De retour dans la métropole, Jean-Paul réenregistre les dialogues du court-métrage *Charlotte et son Jules*, qu'à l'époque, Godard avait dû postsynchroniser lui-même. Puis, il s'offre une petite folie en acquérant, à quelques kilomètres de Paris, une magnifique propriété en bordure de Seine : le Moulin de l'Île-aux-Corbeaux. L'argent rentre ; c'est plutôt le temps qui fait défaut. Alors, non sans regret, il écrit à ses camarades du Syndicat français des acteurs : « Trop pris par mon travail d'acteur j'ai dû,



n *Tendre voyou*, refuser de partici-  
l'Union des Artistes. Toutefois,  
ois pas avoir démerité car, pour  
appeler que j'ai fait trois Gala de  
peux le dire, je n'ai ménagé ni  
er. Parce que je ne veux pas être  
r le syndicat – ce qui ne serait  
amarades – je donne définitive-  
président. Croyez, en tout cas,  
adhérent toujours prêt à aider  
ous prie de croire, chers cama-

ie Belmondo divorce. Renée-  
et obtient la garde des enfants.  
Londres, où elle se mettra en  
n, futur réalisateur de *Greystoke*,  
i futur papa de Charlotte, qua-  
aul Belmondo, devenu cham-  
cette époque bien des années  
et demi quand mes parents se  
*Paris Match*. Je ne me souviens  
jours connu mes parents sépa-  
ture, je n'en ai donc pas souf-  
venir d'avoir demandé à ma  
était pas là. Cela nous a tou-  
quoi chercher à connaître les  
Beaucoup de gens divorcent.  
des parents qui ne se sont  
et ne se sont jamais rejeté les

torts. Aussi loin que je remonte dans ma mémoire, je vois mes parents amis. Il y a toujours eu beaucoup de complicité entre eux. Ils se sont séparés, mais ne se sont jamais fâchés. Mon père vivait en France et nous allions le retrouver le plus souvent possible, pour de longs week-ends et toutes les vacances. Et quand quelque chose n'allait pas, il sautait dans le premier avion pour Londres. Quant à mon beau-père, il est très gentil. Je garde un bon souvenir de lui. C'était quelqu'un de vraiment super, qui nous a formidablement accueillis. Parce que ce n'est pas évident, une femme qui débarque dans votre vie avec trois enfants. Je m'en rends compte aujourd'hui, alors que je suis devenu adulte moi-même. J'ai fait plein de choses avec Hugh Hudson. Il était passionné de sport automobile. Il a d'ailleurs fait un film sur Fangio. Je n'avais que cinq ou six ans, mais c'était déjà un point commun très important. On avait des sujets de discussion, des terrains d'entente. On partageait la même passion. »

D'Ursula Andress, Paul Belmondo garde une image pittoresque : « Je ne l'ai pratiquement jamais vue à l'époque. La seule fois, je m'en souviens comme si c'était hier. Nous arrivions au Moulin des Corbeaux, dans la maison de mon père. Elle était là, habillée de cuir argent. Elle discutait avec lui, elle était sur le point de partir. J'ai demandé à cette superbe apparition où elle allait. "Je pars sur la Lune", m'avait-elle répondu. Cela m'avait sidéré. Je devais avoir six ans. Elle était vêtue comme un cosmonaute et moi, j'ai vraiment cru qu'elle partait sur la Lune. »

Jean-Paul Belmondo décide enfin de modérer sa boulimie de travail. *Tendre voyou* achevé, c'est davantage en spectateur amoureux qu'en acteur studieux qu'il suit Ursula sur le tournage de *Casino Royale*, James Bond parodique accueillant à son générique Peter Sellers, David Niven... et le débutant Woody Allen, à qui l'expérience inspira ce mot délicieux : « J'ai rêvé que j'étais le collant d'Ursula Andress. » Après cette parenthèse récréative, Belmondo se voit confier un emploi autrement difficile : se glisser dans la peau de Georges Randal, ce fils de bonne famille qui découvre le plaisir de voler. *Le Voleur* est d'abord un roman de l'iconoclaste Georges Darien. Antimilitariste, ennemi déclaré des bourgeois, cet anarchiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle fut découvert et porté aux nues par les Surréalistes, avant d'être redécouvert par Louis Malle, qui trouva tout naturel de proposer le rôle à Jean-Paul Belmondo. Cet accord implicite entre le réalisateur et le comédien, Gilles Jacob, le futur délégué général, puis président du Festival de Cannes, en comprit tout de suite les raisons : « Comme Malle, comme Belmondo – enfin débarrassé de sa tunique mythologique de dévoyé – Randal est un fils de famille. Grugé par son oncle de ses biens et de son amour, il commet un vol par défi, par bravade, n'est pas inquiet, y prend goût et devient peu à peu voleur professionnel. »

Pour réaliser confortablement son film, Louis Malle avait signé avec les Artistes Associés, *major* américaine peu regardante sur les coûts de production : « À partir du moment où j'ai dit aux Américains que je voulais Bel-

mondo, ils m'ont fichu une p... film. Avec Jean-Claude Carr... l'adaptation du livre, nous pens... fait pour Belmondo, alors au... m'intéressait de faire jouer à Be... l'opposé de l'image que lui ava... et surtout les films qu'il avait... *voyou*. Son père était un sculpteur... une éducation très bourgeoise. J... être bien pour toi, au point tu es... que tu n'as jamais joué, un danc... le livre, mais l'idée lui plaisait. J... gens des Artistes Associés pou... faire un film d'après un livre p... *Voleur* et je le ferai avec Belmo... une liberté totale. »

C'est que Louis Malle non... Personne n'a oublié *Les Amants*... et il semble être devenu le ré... Bardot : *Vie privée* puis *Viva*... rable. Mais ce *Voleur* est plus... une affaire personnelle entre le... le livre, je m'étais identifié à C... ans dans ce métier, je voyais... phore de ce qui s'était passé p... m'empêcher de comparer Ra... cinéaste. Nous venions tous l... conventionnel, nous avions... révolte, la colère, le désir de se

lécide enfin de modérer sa bouli-  
 you achevé, c'est davantage en  
 u'en acteur studieux qu'il suit  
*Casino Royale*, James Bond paro-  
 générique Peter Sellers, David  
 Woody Allen, à qui l'expérience  
 : « J'ai rêvé que j'étais le collant  
 ès cette parenthèse récréative,  
 : un emploi autrement difficile :  
 de Georges Randal, ce fils de  
 re le plaisir de voler. *Le Voleur*  
 e l'iconoclaste Georges Darien.  
 éclaré des bourgeois, cet anar-  
 ècle fut découvert et porté aux  
 , avant d'être redécouvert par  
 ut naturel de proposer le rôle à  
 accord implicite entre le réali-  
 Gilles Jacob, le futur délégué  
 i Festival de Cannes, en com-  
 ons : « Comme Malle, comme  
 rassé de sa tunique mytholo-  
 il est un fils de famille. Grugé  
 et de son amour, il commet un  
 r'est pas inquiété, y prend goût  
 : professionnel. »

lement son film, Louis Malle  
 Associés, *major* américaine peu  
 de production : « À partir du  
 américains que je voulais Bel-

mondo, ils m'ont fichu une paix royale jusqu'à la fin du  
 film. Avec Jean-Claude Carrière, qui s'est occupé de  
 l'adaptation du livre, nous pensions que c'était un rôle par-  
 fait pour Belmondo, alors au sommet de sa gloire. Cela  
 m'intéressait de faire jouer à Belmondo un contre-emploi, à  
 l'opposé de l'image que lui avaient donnée *À bout de souffle*  
 et surtout les films qu'il avait faits après, comme *Tendre*  
*voyou*. Son père était un sculpteur académique ; il avait reçu  
 une éducation très bourgeoise. Je lui ai dit : « Ce serait peut-  
 être bien pour toi, au point tu en es, de jouer quelque chose  
 que tu n'as jamais joué, un dandy. » Je ne sais pas s'il avait lu  
 le livre, mais l'idée lui plaisait. Je suis donc retourné voir les  
 gens des Artistes Associés pour leur dire : « Voilà, je vais  
 faire un film d'après un livre passionnant qui s'appelle *Le*  
*Voleur* et je le ferai avec Belmondo. » Et j'ai eu le feu vert,  
 une liberté totale. »

C'est que Louis Malle non plus n'est pas un inconnu.  
 Personne n'a oublié *Les Amants*, pas même les Américains,  
 et il semble être devenu le réalisateur attitré de Brigitte  
 Bardot : *Vie privée* puis *Viva Maria*, au succès considé-  
 rable. Mais ce *Voleur* est plus qu'un nouveau film. C'est  
 une affaire personnelle entre le roman et lui : « En relisant  
 le livre, je m'étais identifié à Georges Randal. Après dix  
 ans dans ce métier, je voyais le livre comme une méta-  
 phore de ce qui s'était passé pour moi. Je ne pouvais pas  
 m'empêcher de comparer Randal le voleur et Malle le  
 cinéaste. Nous venions tous les deux d'un milieu aisé,  
 conventionnel, nous avons rompu avec lui par la  
 révolte, la colère, le désir de se venger et de le détruire. »

Il précise néanmoins, dans *Combat* : « Logiquement, ce personnage révolté devrait aller jusqu'au bout de sa révolte. Au contraire, c'est l'histoire d'un échec, d'une défaite. Randal essaie de s'extraire d'un certain système, d'un certain milieu, d'un certain mode de vie, mais, à la fin, il se retrouve pratiquement à son point de départ. »

Soucieux de ne rien gâcher de l'effet produit par le livre sur son lecteur, Jean-Paul Belmondo tâchera de s'imprégner au maximum du trouble de Louis Malle ; de devenir son « passeur ». Il y parviendra, et gardera un heureux souvenir de cette expérience : « J'ai toujours travaillé avec des gens avec qui on rigolait. Même sur *Le Voleur* de Louis Malle – je ne sais pas s'il aimerait trop que je le dise – on a beaucoup rigolé sur le tournage. Et puis, il y avait de belles actrices : Marie Dubois, Françoise Fabian, Geneviève Bujold... » À sa sortie en février 1967, *Le Voleur* fera un score honorable et sera généralement accueilli avec respect par la presse. Ainsi, peut-on lire sous la plume d'Henry Chapier : « Pudeur, lyrisme, goût de la litote font du *Voleur* un beau morceau de cinéma classique. Ici, on ne s'en tire jamais par des pirouettes, et je ne connais pas de jeune cinéaste français capable de filmer avec autant d'intelligence et de naturel des scènes de société. »

## DE HOLLYWOOD

Dès 1966, Jean-Paul Belmondo tourne plus de deux films par an. Il est donc assez. Mieux encore, il est batique, essentiellement côté, se contentera d'un film en Italie. Le couple voyage sûrement aussi pour échapper à nos responsabilités, de nous n'avons plus eu de tré. Tout le monde s'est jeté sur nous voracité, avec la plus grande pas juste. [...] Quand j'ai ren *Tribulations d'un Chinois en ouragan*, comprenez-vous ? J'ai changé ma vie pour elle, je pouvais faire. Je serais a aire, même si elle m'avait c